

La situation est-elle désespérée ?

Mobiliser d'un coup la majorité de la classe ouvrière pour l'offensive est une tâche difficile. Après les défaites des années 1919, 1921 et 1923, après les aventures de la « troisième période », les ouvriers allemands qui sont déjà assez liés par leurs organisations conservatrices puissantes, ont vu se développer en eux des centres de rétention. Mais, d'autre part, la solidarité organisationnelle des ouvriers allemands qui n'a presque pas permis jusqu'à maintenant au fascisme de pénétrer dans leurs rangs, ouvre les plus larges possibilités aux combats défensifs.

Il ne faut pas oublier que la politique de front unique est, en général beaucoup plus efficace dans la défensive que dans l'offensive. Les couches conservatrices ou arriérées du prolétariat sont plus facilement entraînées dans la lutte pour la défense de ce qu'elles possèdent déjà que pour la conquête d'acquisitions nouvelles.

Les décrets d'exception de Brüning et les menaces de Hitler sont, en ce sens, un signal d'alarme « idéal » pour la politique de front unique. Il s'agit de la défensive dans le sens le plus élémentaire et le plus évident du mot. Le front unique peut entraîner dans ces conditions les masses les plus larges de la classe ouvrière. Bien plus : les buts de la lutte ne peuvent pas ne pas déterminer la sympathie des couches inférieures de la petite bourgeoisie, y compris les boutiquiers des quartiers et des districts ouvriers.

Malgré toutes ses difficultés et tous ses dangers, la situation en Allemagne enferme en elle des avantages énormes pour le parti révolutionnaire : elle dicte impérieusement un plan stratégique clair : de la défensive à l'offensive. Sans renoncer un seul instant à son but principal : la conquête du pouvoir, le Parti communiste adopte, pour les actions immédiates, une position de défensive. « Classe contre classe » — il faut rendre à cette formule sa signification effective !

La résistance des ouvriers contre l'offensive du capital et de l'Etat provoquera inévitablement une offensive renforcée du fascisme. Si modestes que soient les premiers pas défensifs, la réaction de la part de l'adversaire resserrera immédiatement les rangs du front unique, elle élargira les tâches, elle forcera à employer des méthodes plus décisives, elle rejettera du front unique les couches réactionnaires de la bureaucratie, elle élargira l'influence du communisme, faisant tomber les cloisons qui divisent les ouvriers et préparent ainsi le passage de la défensive à l'offensive.

Si dans les combats défensifs le Parti communiste acquiert le rôle dirigeant — avec une politique juste, cela lui est assuré — alors, pendant le passage à l'offensive il n'aura pas du tout à demander l'avis des sommets réformistes et centristes. Ce sont les masses qui décident : à partir du moment où les masses se séparent de la direction réformatrice, les accords avec cette dernière perdent tout leur sens. Perpétuer le front unique signifierait ne pas comprendre la dialectique de la lutte révolutionnaire et transformer le front unique de tremplin en barrière.

Les situations politiques les plus difficiles sont, dans un certain sens, les plus faciles à résoudre : elles ne permettent qu'une seule solution. Désigner clairement la tâche par son nom signifie déjà, en principe, trouver sa solution : du front unique au nom de la défensive, vers la conquête du pouvoir sous le drapeau du communisme.

Y réussira-t-on ? La situation est difficile. L'ultimatum ultra-gauchiste appuie le réformisme. Le réformisme soutient la dictature bureaucratique de la bourgeoisie. La dictature bureaucratique de Brüning prolonge l'agonie économique du pays et nourrit le fascisme.

La situation est très difficile, très dangereuse, mais nullement désespérée. Si fort qu'il soit, l'appareil stalinien même armé de l'autorité usurpée et des ressources matérielles de la Révolution d'Octobre, n'est pas tout-puissant. La dialectique de la lutte de classes est plus forte. Il n'y a qu'à l'aider à temps.

Aujourd'hui, beaucoup de gens de « gauche » affectent le pessimisme en ce qui concerne le sort de l'Allemagne. En 1923, disent-ils quand le fascisme fut encore très faible et que le Parti communiste avait une influence sérieuse dans les syndicats et les comités d'usine, le prolétariat n'a pas gagné la victoire — comment peut-on alors attendre une victoire maintenant où le Parti est devenu plus faible et le fascisme incomparablement plus fort ?

Si impressionnant qu'il soit à première vue, cet argument est faux. En 1923, les choses n'ont pas été poussées jusqu'à la lutte : le Parti a évité le combat devant le fantôme du fascisme. Sans lutte, il ne peut pas y avoir de victoire. C'est précisément la force du fascisme et sa poussée qui excluent cette fois-ci la possibilité de renoncer à la lutte. On n'évitera pas la lutte. Et si la classe ouvrière allemande s'engage dans la lutte, elle peut vaincre. Elle doit vaincre.

Hier encore, les grands chefs disaient : « Que les fascistes viennent au pouvoir, nous ne craignons rien, ils s'épuiseront vite etc. ». Cette pensée dominait les sommets du Parti pendant plusieurs mois. Si cette pensée s'était définitivement enracinée, cela aurait signifié que le Parti communiste allait endormir le prolétariat au chloroforme avant qu'Hitler lui coupe

la tête. Là résidait tout le danger. Aujourd'hui, personne ne le répète plus. Nous avons acquis une première position. La pensée selon laquelle on doit écraser le fascisme avant son arrivée au pouvoir est lancée parmi les masses ouvrières. C'est une acquisition très précieuse. Il faut s'y appuyer dans toute l'agitation ultérieure.

L'opinion des masses ouvrières est très tourmentée. Elles sont tourmentées par le chômage, par la misère. Mais ce qui les tourmente le plus, c'est la confusion de la direction, le gâchis. Les ouvriers comprennent qu'il ne faut pas laisser Hitler arriver au pouvoir. Mais comment ? On ne le voit pas. La direction gêne, au lieu d'aider. Mais les ouvriers veulent la lutte.

Voici un fait frappant qui, à en juger de loin, est resté insuffisamment apprécié : les mineurs de Hirsch-Dunker ont déclaré que le régime capitaliste doit être remplacé par le régime socialiste ! Mais cela veut dire que demain ils accepteront de créer des Soviets comme organes de toute la classe. Il est bien possible qu'ils y consentent déjà aujourd'hui : il faut seulement savoir le leur demander ! Seul ce symptôme est mille fois plus important et plus convaincant que toutes les appréciations impressionnistes des littérateurs et des orateurs qui se plaignent dédaigneusement des masses.

On observe, en effet, dans les rangs du Parti communiste une passivité, malgré les hurlements de l'appareil. Mais pourquoi ? Les militants de la base viennent de plus en plus rarement aux réunions des cellules où on ne les nourrit que de paille sèche. Les idées qu'on leur apporte d'en haut ne sont applicables ni à l'usine, ni dans la rue. L'ouvrier ressent la contradiction irréconciliable qui existe entre ce qu'il lui faut quand il se trouve devant les masses et ce qu'on lui apporte dans les réunions officielles du Parti. L'atmosphère artificielle créée par l'appareil criard, fanfaron et ne souffrant pas d'objection, devient insupportable aux membres de la base du Parti. De là le vide et le froid qui règnent dans les réunions du Parti. Ce n'est pas l'absence du désir de lutter mais un trouble politique et en même temps une sourde protestation contre la direction toute-puissante mais sans cervelle.

Le trouble qui existe dans les rangs du prolétariat encourage les fascistes. Leur offensive continue. Le danger augmente. Mais c'est précisément l'approche du danger fasciste qui aiguëra considérablement l'ouïe et la vue des ouvriers avancés et créera une atmosphère favorable aux propositions claires et simples qui conduisent à l'action.

Se référant à l'exemple de Braunschweig, Münzenberg écrivit en novembre dernier : « Il ne peut plus y avoir de doutes aujourd'hui que ce front unique surgit d'un coup, spontanément,

sous la pression de la terreur et des attaques fascistes renforcées ». Münzenberg ne nous explique pas pourquoi le Comité Central dont il fait partie n'a pas fait de l'événement de Braunschweig le point de départ d'une politique hardie de front unique ? Peu importe : sans cesser d'étaler sa propre incohérence, Münzenberg fait néanmoins un pronostic juste.

L'approche du danger fasciste ne peut pas ne pas provoquer la radicalisation des ouvriers social-démocrates et même de couches considérables de l'appareil réformatrice. L'aile révolutionnaire du S. A. P. fera certainement un pas en avant. D'autant plus inévitable est, dans ces conditions, le tournant de l'appareil communiste, fût-ce au prix de fissures internes et de scissions. Il faut s'orienter uniquement sur une telle tendance du développement.

Le tournant des stalinien est inévitable. Certains symptômes qui donnent la mesure de la pression venant d'en bas se manifestent déjà aujourd'hui : certains arguments sont remplacés par certains autres, la phraséologie devient plus embrouillée, les mots d'ordre plus ambigus ; en même temps on exclut du Parti tous ceux qui furent assez imprudents de comprendre les tâches avant le Comité Central. Tout cela, ce sont des symptômes sûrs de l'approche du tournant, et non seulement des symptômes.

Nous avons vu plus d'une fois dans le passé que la bureaucratie stalinienne, après avoir gâché des centaines de tonnes de papier à polémiquer contre le « trotskysme » contre-révolutionnaire, accomplissait ensuite un tournant brusque et essayait de réaliser le programme de l'opposition de gauche — parfois, il est vrai, avec un retard désespéré.

En Chine, le tournant fut accompli trop tard et sous une forme telle qu'il n'a fait qu'achever la Révolution (insurrection de Canton !). En Angleterre le « tournant » fut accompli par l'adversaire, c'est-à-dire par le Conseil Général qui rompit avec les stalinien quand il n'eut plus besoin d'eux. Mais en U. R. S. S. le tournant de 1928 arriva encore à temps pour sauver la dictature de la catastrophe qui approchait. Il n'est pas difficile de trouver les causes des différences entre ces trois grands exemples. En Chine le jeune Parti communiste inexpérimenté croyait aveuglément dans la direction moscovite ; la voix de l'opposition russe n'eut même pas le temps d'arriver en Chine. A peu près la même chose se produisit en Angleterre. En U. R. S. S., l'opposition de gauche se trouva sur place et mena sa campagne contre la politique du koulak sans interruption. En Chine et en Angleterre, Staline et Cie risquaient à distance ; en U. R. S. S., il s'agissait de leur propre tête.

L'avantage politique de la classe ouvrière allemande consiste déjà en ce que toutes les